échappé?... J'en suis encore surpris; mais, bien positivement, elle m'avait échappé.

« Mon projet à bas, j'allais tout bonnement me rembarquer pour l'Angleterre, quand je rencontrai un étudiant irlandais qui revenait de Louvain : la conversation tomba sur quelques points de littérature, et, en passant, on remarquera que, dès que je puis aborder pareil sujet, toutes mes misères sont oubliées. Il m'apprit qu'il n'y avait pas dans son université deux hommes qui entendissent le grec : j'en fus étonné, et à l'instant parti pris d'aller à Louvain et d'y vivre en montrant le grec. Mon confrère l'étudiant m'y encouragea, et me laissa entrevoir que j'y pourrais faire fortune.

« Le lendemain, j'étais bravement en route. Mon bagage, comme le panier de pain d'Ésope, allait chaque jour s'allégeant : car, sur la route, il payait aux Hollandais mon logement. Arrivé à Louvain, au lieu de faire la courbette aux professeurs de bas étage, je crus devoir franchement offrir mes talents au recteur lui-même. Je me présentai, on me reçut; je me proposai comme maître de langue grecque : l'université, m'avait-on dit, en manquait. Le recteur parut d'abord douter de ma capacité ; je m'engageai à la lui prouver en traduisant en latin tel passage d'un auteur grec qu'il lui plairait de m'indiquer. S'apercevant que ma proposition était sérieuse : — « Vous me voyez, jeune homme, » me dit-il : « je n'ai, moi, jamais appris le grec, et je ne sache pas que j'en aie jamais eu besoin. J'ai obtenu le bonnet et la robe de docteur, sans grec;

j'ai, par an, dix mille florins, sans grec : j'ai excellent appétit, sans grec : en un mot, comme je ne sais pas le grec, je ne pense pas qu'il soit bon à rien. »

« J'étais trop loin de chez moi pour songer à y retourner : je résolus d'aller en avant. J'avais quelques notions de musique et une voix passable. Ce qui avait été pour moi un amusement, devint alors mon gagne-pain. Je cheminais au milieu des bons paysans de Flandre et de ceux de France qui sont assez pauvres pour être gais : car, chez eux, la gaieté m'a toujours paru en raison des besoins. Quand, à la chute du jour, je me trouvais auprès d'une maison de paysan, je jouais un de mes airs les plus gais, et il me valait non-seulement le couvert, mais le vivre pour le lendemain. Une ou deux fois j'essayai de jouer pour les gens comme il faut; mais toujours ils trouvèrent mon jeu détestable et ne me donnèrent pas un fétu. Chose étrange! aux bons jours, à l'époque où jouer n'était pour moi qu'un passe-temps, lorsqu'il m'arrivait de faire de la musique pour la compagnie, tout ce qui m'écoutait ne manquait jamais d'être ravi, les femmes surtout! maintenant, que mon violon était ma seule ressource, chacun en faisait fi! Preuve de la tendance du monde à toujours coter bien bas les talents qui font vivre un homme!

« Voilà comment j'arrivai à Paris, avec l'intention tout juste de voir et d'aller plus loin. Le peuple de Paris choisit dans les étrangers plutôt leur argent que leur esprit. Je ne brillais, moi, ni par l'un ni par l'autre : aussi je ne fis pas fureur. Après avoir, quatre

ou cinq jours, couru la ville et examiné la façade des plus beaux hôtels, je me disposais à dire adieu à cet asile de vénale hospitalité, lorsque, dans une des principales rues, je me trouvai face à face... avec qui? avec notre cousin, auquel vous m'aviez d'abord recommandé. Cette rencontre me plut fort et ne parut pas lui déplaire. Il me demanda le motif de mon voyage à Paris, et m'apprit qu'il y était lui-même occupé à recueillir des tableaux, des médailles, des gravures, des antiques de toute sorte, pour un *gentleman* de Londres à qui venaient d'arriver tout juste du goût et une grande fortune. Je fus d'autant plus surpris de voir notre cousin chargé d'une pareille mission, que lui-même m'avait plusieurs fois assuré qu'il n'y connaissait absolument rien. — « Comment, » lui demandai-je, « vous êtes-vous si tôt trouvé connaisseur? » — « Rien de plus aisé, » me répondit-il. « Tout le secret consiste à ne jamais se départir de deux règles : l'une, de toujours dire que le tableau aurait pu être mieux, si le peintre eût pris plus de peine ; l'autre, de priser les ouvrages de Pierre Pérugin. Je vous ai dernièrement appris comment on se fait auteur à Londres ; je veux maintenant vous montrer l'art d'acheter des tableaux à Paris.

« J'acceptai de grand cœur : car c'était un moyen de vivre, et vivre était, en ce moment, toute mon ambition. J'allai donc à son logement : je remontai, grâce à lui, ma garde-robe, et quelques jours après je l'accompagnai aux ventes de tableaux où on attendait pour enchérisseurs des Anglais de distinction. Je ne

fus pas peu surpris de le voir dans l'intimité des gens de la plus haute volée, qui s'en rapportaient à ses jugements sur les tableaux et les médailles, comme à d'infaillibles oracles du goût. En pareil cas il tirait fort bon parti de ma présence. Quand on lui demandait son avis, il me prenait gravement à l'écart, me demandait le mien, levait les épaules, regardait d'un air capable, retournait aux questionneurs, et leur assurait qu'il ne pouvait donner d'avis sur une affaire de tant d'importance. Il se présentait parfois telle occasion où il lui fallait pousser plus loin l'effronterie. Un jour, je m'en souviens, il venait de prononcer que le coloris d'un tableau n'avait pas assez de moelleux ; je le vis prendre hardiment une brosse chargée de couleur brune qui se trouvait là par hasard, la passer, du plus grand sérieux, sur le tableau, en présence de toute la compagnie, et demander si les teintes n'y avaient pas gagné quelque chose.

« Sa mission à Paris terminée, avant de me quitter, il me recommanda à plusieurs personnes de distinction comme un homme parfaitement en état de voyager en qualité de gouverneur, et, peu de temps après, je fus à ce titre employé par un *gentleman* qui avait amené son pupille à Paris pour lui faire faire son tour d'Europe. Je devais être le gouverneur du jeune homme, mais à la condition qu'il se gouvernerait toujours lui-même. Au fait, mon ouaille s'entendait en affaires d'argent beaucoup mieux que moi. Il avait hérité d'une fortune d'environ deux cent mille livres sterling qu'un oncle lui avait laissées dans les Indes occidentales, et

ses tuteurs, pour le mettre en état de bien administrer, l'avaient placé chez un procureur ; aussi l'avarice était sa passion dominante. Toutes ses questions en chemin roulaient sur les moyens d'économiser le plus d'argent possible, sur le mode de voyage le moins coûteux, sur les marchandises qu'on pourrait acheter pour les revendre à Londres avec bénéfice. Se trouvait-il sur la route quelque curiosité dont la vue ne coûtait rien,... il était toujours prêt à la voir. Mais si pour voir il fallait payer quelque chose, on lui avait assuré, disait-il, que cela ne valait pas la peine d'être vu. Jamais il ne paya une carte sans faire la remarque que les voyages étaient horriblement dispendieux ; et cela, quand il n'avait pas encore vingt-un ans. A Livourne, dans une promenade que nous faisions pour voir le fort et les bâtiments, il demanda le prix du passage par mer de Livourne en Angleterre. Apprenant que ce n'était qu'une bagatelle auprès du retour par terre, il ne put résister à la tentation : il me paya la faible part de mon traitement qui m'était due et s'embarqua pour Londres avec un seul domestique.

« Me voilà donc encore une fois tout à fait délaissé dans ce monde ; mais alors c'était chose à laquelle j'étais habitué. Mon talent pour la musique ne pouvait me servir à rien dans un pays où le dernier paysan était meilleur musicien que moi. Heureusement j'avais, en courant le monde, acquis un autre talent qui faisait également mon affaire : celui de la dispute. Dans toutes les universités, dans tous les couvents, à l'étranger, il y a des jours où l'on soutient contre tout venant des

thèses de philosophie ; et le champion qui montre quelque habileté peut prétendre à une gratification en argent, un dîner et un lit pour une nuit. Je repris, en bataillant ainsi, la route d'Angleterre : j'allais de cité en cité : j'étudiais de plus près l'espèce humaine : je vis pour ainsi dire les deux côtés du tableau. Toutefois, mes remarques sont peu nombreuses. J'ai vu que le meilleur gouvernement est, — pour les pauvres, la monarchie, — pour les riches, la république : j'ai vu que, par tout pays, richesse est en général synonyme de liberté ; qu'il n'y a pas d'homme assez épris de la liberté pour ne pas chercher, dans toute société, à subordonner la volonté de quelques individus à la sienne.

« De retour en Angleterre, mon projet, Monsieur, était d'aller avant tout vous offrir mes respects ; puis de m'enrôler comme volontaire pour la première expédition qui mettrait à la voile. Mais, en route, ce projet fut dérangé par la rencontre d'une vieille connaissance que je trouvai engagée dans une troupe de comédiens, allant faire, en province, sa campagne d'été. La troupe ne montra pas trop de répugnance à m'engager. On me fit toutefois force représentations : on me dit que j'allais me charger d'une tâche bien importante, que le public était un monstre à mille têtes, et qu'une bonne tête seulement pouvait lui plaire : que le métier d'acteur ne s'apprenait pas en un jour ; que, sans quelques mouvements d'épaules traditionnels qui se perpétuaient au théâtre, et au théâtre seulement, depuis une centaine d'années, je ne réussirais jamais à plaire. Autre difficulté... Où me trouver des rôles, quand

tous étaient pris? Je fus quelque temps promené d'un rôle à un autre, jusqu'à ce qu'enfin on m'assigna celui d'Horatio que fort heureusement la présence de la compagnie qui m'écoute m'a empêché de jouer. »

CHAPITRE XXI.

Entre gens vicieux, l'amitié dure tout juste autant que le plaisir.

Le récit de mon fils était trop long pour être l'affaire d'une seule séance. Georges n'en avait fait que la première partie dans la soirée et il l'achevait dans l'après-dîner du lendemain, lorsque l'équipage de M. Thornhill parut à la porte. Il y eut une sorte de pause dans la satisfaction générale. Le maître d'hôtel, désormais mon ami dans la famille, me dit à l'oreille que le *squire* avait déjà fait des propositions à miss Wilmot et que sa tante et son oncle semblaient approuver fort le mariage.

A son entrée dans le salon, M. Thornhill, quand il nous aperçut, mon fils et moi, fit en arrière un mouvement que tout d'abord je mis sur le compte de la surprise, plutôt que du mécontentement : puis, quand nous nous fûmes avancés pour le saluer, il nous rendit notre compliment de l'air de la plus grande candeur, et, un moment après, sa présence ne parut qu'ajouter à la gaieté générale.

Après le thé, il me prit à l'écart pour me questionner sur ma fille, et, quand je lui appris que nos

recherches avaient été vaines, il sembla fort étonné ; il ajouta que, depuis mon départ, il avait fait chez moi de fréquentes visites pour consoler le reste de la famille qu'il avait laissé parfaitement bien ; puis il me demanda si j'avais parlé à miss Wilmot ou à mon fils de la mésaventure d'Olivia ; et, sur ma réponse négative, il approuva fort ma prudence et ma discrétion, me recommandant bien de garder le secret : — « Car, » disait-il, « le moindre inconvénient en pareil cas, est d'ébruiter notre propre déshonneur, et peut-être miss Livy n'est-elle pas aussi coupable qu'on l'imagine... » — Nous fûmes interrompus par un laquais qui vint prier le *Squire* de rester pour une contredanse, et il me laissa tout heureux de l'intérêt qu'il semblait prendre à ma position.

Ses avances auprès de miss Wilmot étaient trop évidentes pour qu'on s'y méprît : cependant elle n'en paraissait pas très-flattée; et, si elle les souffrait, c'était plutôt déférence pour la volonté de sa tante qu'inclination réelle. J'avais même le plaisir de la voir prodiguer à mon malheureux fils de tendres regards que le *Squire* ne pouvait lui arracher avec toute sa fortune et ses assiduités. Le calme apparent de M. Thornhill me surprenait pourtant un peu. Sur les pressantes instances de M. Arnold, nous venions de passer chez lui une semaine ; et plus, chaque jour, miss Wilmot montrait de tendresse pour Georges, plus l'amitié de M. Thornhill pour lui semblait s'accroître.

Maintes fois, auparavant, il nous avait fait les offres les plus obligeantes de tout son crédit pour notre fa-